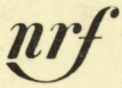
JOSÉ CABANIS

PLAISIR ET LECTURES

★

essais



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour la jeunesse

UN ESPION CHEZ LE ROI-SOLEIL,
extrait des *Mémoires* de Saint-Simon (Reporters du passé).

Préface

aux ŒUVRES COMPLÈTES de Julien Green
(Bibliothèque de la Pléiade).

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ISBN 2-07-021117-7

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© *1964, Éditions Gallimard.*

Imprimé en France.

Descartes

On ne dira jamais assez de bien de *La Vie de Monsieur Descartes* par l'abbé Baillet. Celui-ci était un homme pieux, regardant Louis XIV comme « l'image vivante de la Divinité », et grand spécialiste des vies de saints. « Je sais, écrivait-il, qu'il en est presque des Philosophes comme des Saints de l'Eglise de Dieu. » C'est en effet ce que son livre suggère un peu trop. Mais Adrien Baillet était aussi un modèle de probité : il a tout lu, il a interrogé ceux qui avaient connu Descartes, analysé ses œuvres, dont certains inédits qui n'ont jamais été retrouvés, et fait grand usage de sa correspondance. Quarante ans après la mort du philosophe, on eut ainsi ce qu'on ne possède pour aucun autre écrivain de ce siècle : une Somme cartésienne, où tout le monde puise, depuis lors, quitte à railler son auteur pour sa naïveté.

L'édition abrégée de 1693, qui est excellente, a

Extrait de la publication

été rééditée[1]. Mais c'est l'édition originale de 1691, deux volumes épais, jamais réimprimée, qu'il faut lire. Avec d'inévitables erreurs, c'est un monument d'honnêteté, de savoir et de méthode. Table analytique des chapitres, chronologie de la vie de Descartes, index des noms cités et des matières, notes marginales précisant toutes les sources, il n'y manque rien. Cette érudition n'a pas empêché Baillet d'écrire un récit où l'on trouve, selon sa formule, « des pensées, des paroles, des actions toutes nues ».

C'est ce que n'a pas fait M. Pierre Frédérix dans un livre qui doit beaucoup à celui de Baillet, et jusqu'à son titre : *Monsieur René Descartes en son temps*[2]. Le personnage, pourtant, sortait du commun, et le montrer tel qu'il fut, le faire revivre simplement, aurait suffi pour faire un bon livre.

Pendant toute sa jeunesse, il semble que ce soit la *curiosité* qui ait dominé la vie de Descartes : il ne cesse de voyager et de parcourir « le grand livre du monde », soldat sans conviction ni assiduité, à la recherche des Rose-Croix en Allemagne, présent au couronnement de l'Empereur et aux épousailles du Doge et de la mer, mais intéressé surtout par les mœurs et les caractères, soucieux de « fréquenter des personnes de diverses humeurs et conditions », curieux même, rapporte

1. Ed. de la Table Ronde.
2. Ed. Gallimard.

Baillet, « de voir des animaux, des eaux, des montagnes »...

Tout voir, mais *masqué :* dès cette époque, sa prudence n'est jamais en défaut. Il veut connaître le monde, mais sans s'aliéner à lui, « spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent ». Nulle part il ne se fixe, il ne se livre et ne prend parti. Il ne met rien au-dessus de son indépendance et de sa paix. Est-il connu dans une ville, très vite il cherche une retraite où il puisse « préserver son repos ». A Paris il en vient à se cacher si bien qu'on ne le retrouve que par surprise. A la campagne même, dit-il, il y a trop de voisins. Il passera donc sa vie en Hollande, évadé.

Sans doute reviendra-t-il en France, mais sans s'y attarder : « Me tenant comme je suis, un pied dans un pays et l'autre en un autre, je trouve ma condition très heureuse, en ce qu'elle est libre. » Il dissimule son adresse en Hollande, sauf pour de rares correspondants auxquels il demande le secret, et date souvent ses lettres d'une ville où il n'est pas : il s'agit de brouiller les pistes. Il veut être connu des *doctes,* mais hors de leur portée. Son œuvre est une occasion d'agitations et d'ennuis dont il songe à faire l'économie : « Je n'ai jamais eu l'humeur portée à faire des livres », écrit-il à Mersenne. Il leur préfère la réflexion solitaire. On se rappelle le tableau de Rembrandt qui est au Louvre : le philosophe en médita-

Extrait de la publication

tion, près de sa fenêtre, les deux mains croisées, une servante penchée sur l'âtre et attisant le feu.

Hélène Jans, qui n'était en effet qu'une servante, passe dans la vie de Descartes comme une ombre et disparaît presque aussitôt. Jeune, il s'était battu pour une dame, l'épée à la main, sur le chemin de Paris à Orléans, « mais cette dame, assure le bon Baillet, ne fit point difficulté d'avouer dans la suite que la Philosophie avait eu plus de charmes qu'elle pour M. Descartes ». Baillet revient ailleurs avec complaisance sur ce choix : « Les enchantements des voluptés ne purent agir en lui que très faiblement contre les charmes de la Philosophie et des Mathématiques. » Non qu'il fût morose et ennemi des plaisirs : Baillet signale « la belle humeur et l'enjouement naturel qu'on avait remarqués en lui, dès sa plus tendre jeunesse », et le montre « fort agréable et enjoué à table... Il y parlait peu selon son ordinaire, mais ce qu'il disait était accompagné d'un flegme mêlé de gaieté ».

A mesure que passent les années, le désenchantement l'emporte, tandis que la peur des importuns et des curieux devient une obsession. Des lettres s'étant perdues, Descartes soupçonne aussitôt « la mauvaise curiosité de quelque jaloux » qui les aurait interceptées. Sans doute ne faut-il pas chercher d'autre cause à l'angoisse qui le saisit, à l'annonce de la condamnation de Gali-

Extrait de la publication

lée : il n'a pas à craindre les prisons de l'Inquisition, mais s'il soutient ouvertement le mouvement de la terre, il se voit attaqué de toutes parts, et c'en est fait de son repos. Plutôt détruire son livre, et parler désormais de *la fable* de son Monde. Inquiétude, déception, querelles inutiles avec les théologiens de Hollande, plus il vieillit, plus sa réflexion solitaire devient triste. Jadis il disait volontiers que les « pensées profondes se trouvent dans les écrits des poètes plutôt que des philosophes », que l'enthousiasme et l'imagination des premiers font briller d'un vif éclat les vérités que les seconds ne mettent que péniblement à jour, et qu' « il y a dans les choses une même force active, l'amour, la charité, l'harmonie ». A l'origine de la vie de son esprit, il mettait une illumination, une nuit où l'avaient visité des songes, et la découverte soudaine de « je ne sais quelle lumière, grâce à laquelle les plus épaisses ténèbres pourront se dissiper ». Si Descartes n'a pas connu les Rose-Croix, puisqu'il paraît qu'ils n'existaient pas, il a connu la littérature rosicrucienne, qui fut abondante, et on a montré que les songes qui le visitèrent reflétaient les symboles, les images, les paraboles des Rose-Croix. Mais quand plus tard il évoquera ce moment décisif dans le *Discours,* il parlera seulement d'un quartier d'hiver en Allemagne, où à l'abri des conversations et libre de toute passion, il demeurait « tout le jour enfermé seul dans un

poêle », s'entretenant de ses pensées. L'enthousiasme de jadis n'est plus.

La plupart de ces traits, parmi bien d'autres, on les trouve dans le livre d'Adrien Baillet : on les retrouve dans celui de M. Frédérix, mais colorés par une volonté assez inexplicable de dénigrement et de moquerie. Pourquoi donc écrire la vie de quelqu'un qu'on n'aime pas ?

Un personnage dévot, effacé, à la fois craintif et chimérique, ne venant à bout de rien, très surfait, voilà ce qu'est pour M. Frédérix le bonhomme Descartes. Il ne met pas en doute sa parfaite orthodoxie religieuse et s'en prend à ce sujet tout particulièrement à Maxime Leroy, dont pourtant on n'a pas fini de relire le *Descartes, philosophe au masque* [1], thèse contestable sans doute mais passionnante. Maxime Leroy avait vu Descartes comme un problème à résoudre, une énigme à déchiffrer : « Le visage est compliqué, disait-il, l'âme fuyante. » On avait le sentiment de poursuivre avec lui une enquête, et il vous communiquait son plaisir. Pour M. Frédérix, aucune énigme, ou plutôt faux problème : son Descartes démasqué est un bon bourgeois catholique. Ce n'est pas si sûr.

M. Frédérix passe sans la moindre remarque sur un événement de la vie de Descartes qui donne à penser. Ce catholique si convaincu a une fille :

1. Ed. Rieder.

Extrait de la publication

il l'a fait baptiser dans l'église réformée de Deventer. Imagine-t-on Pascal faisant de même ? A un protestant qui voulait le convertir, Descartes répondit qu'il était de la religion de son roi et de sa nourrice. Quant à démontrer la vérité de cette religion, il en laissait le soin à ceux que favorisait « quelque extraordinaire assistance du ciel », et qui étaient « plus qu'hommes ». M. Frédérix n'accorde pas d'importance à cette lettre si étrange pour un croyant, adressée par Descartes à la princesse Elisabeth, où il lui dit tout net que le choix d'une religion peut être affaire de simple opportunité. Il avait d'ailleurs choisi de vivre en pays protestant, et presque tous ses amis étaient des huguenots. L'un des meilleurs, le plus intime, son compagnon parfois en Hollande, son mandataire, son hôte durant les derniers séjours qu'il fit à Paris, ce fut l'abbé Picot, libertin déclaré, acolyte de Des Barreaux dont Tallemant raconte : « Il prêche l'athéisme partout où il se trouve. » M. Frédérix cite en note Tallemant des Réaux à propos de ce prêtre fort suspect, mais ne s'étonne nullement de voir celui-ci en étroite union avec notre pieux Descartes. Allons aux sources[1]. L'abbé Picot et d'autres gaillards hurlent des chansons à boire dans le temple de Montauban et passent la Semaine sainte dans un cabaret mal famé de Saint-

1. *Historiettes* de Tallemant des Réaux, éd. Monmerqué, t. V, pp. 94 à 97.

Cloud pour y faire, disent-ils, leur carnaval. Mourant, l'abbé Picot fait venir le curé du lieu et lui donne par testament trois cents livres à condition qu'il le laisse en paix. Le curé promet, mais ne peut se retenir d'accomplir son office, quand il voit l'abbé entrer en agonie. Celui-ci le tire par le bras : « Il me reste encore assez de vie, dit-il, pour révoquer la donation », et peut ainsi mourir comme il a vécu. « Personne, note Baillet, n'entra plus avant dans la familiarité et dans la connaissance des affaires » de Descartes. En déduire que celui-ci fut athée serait absurde. Mais l'absolue conviction religieuse de Descartes pose un problème qu'on ne peut écarter d'un mot. Il prétendait que sa philosophie serait aussi bien reçue « chez les Turcs », et Pascal ne s'y est pas trompé. Un détail : Descartes s'est donné, pour marcher avec assurance dans la vie, une « morale par provision ». C'est ce dont un chrétien n'a que faire : sa religion lui fournit une morale toute prête, et définitive. Cette réflexion élémentaire n'est pas venue à M. Frédérix. Tout n'est donc pas si simple qu'il le croit.

Les jugements qu'il porte sur la philosophie cartésienne sont effarants. Lorsqu'il en parle comme d'une des entreprises « les plus insensées de l'histoire de la philosophie », *jonglerie, château de sophismes, abracadabra, passe-passe vraiment aérien,* quand il dit que Descartes « tire l'âme du *cogito* comme le lapin d'un chapeau »,

Extrait de la publication

il devrait se rendre compte que ce n'est pas Descartes qui en est ridiculisé. On peut contredire la pensée de Descartes, et personne ne s'en est privé, mais non l'apprécier avec cette ignorance et cette désinvolture. Il n'est pas permis de traiter d'imbécile qui a marqué une étape de la pensée humaine. Il est inconcevable de condamner Descartes en lui opposant Claude Bernard : c'est manquer du sens historique le plus élémentaire. Jusqu'à Descartes existait en Occident un enseignement de la Philosophie, non une recherche philosophique : Aristote et saint Thomas avaient tout dit. Avec Descartes la pensée philosophique, immobile, repart : elle cesse d'être un système qu'on apprend, pour devenir un but, un effort et une conquête. Tout est remis en cause, et la philosophie moderne commence. M. Frédérix fait des gorges chaudes de ce pétitionnaire de 1791, qui glorifiait Descartes d'avoir *brisé les fers de l'esprit humain*. N'en déplaise à M. Frédérix, c'est le phraseur révolutionnaire qui a raison.

« La méthode cartésienne est excellente, reconnaît volontiers M. Frédérix : elle nous aide à sérier les questions, à les cerner, à les éclairer. » Maximes de bon sens, par conséquent, de prudence, de classement. « Plusieurs de ses interprètes, disait déjà Léon Brunschvicg, ont pris les règles de la méthode au niveau où ils se trouvaient eux-mêmes. » M. Frédérix ne soupçonne pas que ces règles en apparence si simples prescrivent la

Extrait de la publication

mise en équation mathématique de tous les problèmes posés par la nature. M. Frédérix a-t-il lu la *Géométrie* qui fait suite au *Discours* ? Il rit de cette *science admirable* que Descartes prétend avoir découverte, et ne voit pas que précisément elle est là. « Il doit y avoir, écrivait Descartes, quelque science générale expliquant tout ce qu'on peut chercher touchant l'ordre et la mesure sans application à une matière particulière, et cette science est appelée, non pas d'un nom étranger, mais d'un nom déjà ancien et reçu par l'usage, mathématique universelle, parce qu'elle renferme tout ce pourquoi les autres sciences sont dites des parties de la mathématique. » Ayant conçu cela, Descartes note sur son carnet qu'il fut *rempli d'enthousiasme*. M. Frédérix a tort de se moquer : toute la science moderne s'est développée à partir de là — et, à vrai dire, qui ne le sait, sauf lui ? Moderne, Descartes l'était aussi par son souci souvent exprimé de donner à la science des prolongements pratiques, par la passion qu'il éprouvait pour la médecine et la mécanique, l'une devant produire « le rétablissement et la conservation de la santé, l'autre la diminution et le soulagement des travaux des hommes ». Science mathématique appliquée à toute connaissance, science pratique au service de l'homme, ce n'était pas une utopie que d'annoncer, comme le faisait Descartes, que par ce double moyen nous serions « maîtres et possesseurs de la nature » : c'est

Extrait de la publication

fait. J'ai vu dans les plus graves publications prendre au sérieux les jugements de M. Frédérix : il n'est donc pas inutile de rappeler ce que tout le monde pourrait savoir.

Dans ses hypothèses scientifiques, Descartes s'est souvent trompé, et M. Frédérix se joue des esprits animaux, de la glande pinéale, de la matière subtile, de l'animal-machine, des tourbillons. Mais qui, dans ce domaine, ne s'est trompé ? M. Frédérix conçoit l'histoire des sciences comme une suite de découvertes définitives qui s'additionnent : elle est plutôt une succession d'erreurs reconnues ensuite comme telles, mais chacune marquant un progrès sur la précédente. Le livre de M. Frédérix est malheureusement une erreur qui ne fait pas faire un pas.

Port-Royal

Dans la collection des « Plus belles pages[1] », M. Maurice Catel a publié un volume réservé aux *Ecrivains de Port-Royal*. Ce choix de textes révèle ce qu'est devenu Port-Royal pour nous. Voici trois cents ans (février 1663), une tentative était faite pour rapprocher Molinistes et Jansénistes, qui échoua par l'intransigeance d'Arnauld. Le destin de Port-Royal suivit donc son cours, jusqu'à la chute, mais on n'avait pas transigé avec *la vérité*. Celle-ci est presque absente du recueil de M. Maurice Catel.

Saint-Cyran n'y figure que par quelques lettres, et de l'œuvre immense d'Antoine Arnauld on n'a guère conservé aussi qu'un peu de correspondance. Pierre Nicole, tellement lu, tellement goûté jadis, n'est plus ici qu'un moraliste conventionnel et plat. Je mets à part, il va sans dire, Pascal, qui a vécu en symbiose avec Port-Royal, mais qui le

1. Ed. du Mercure de France.

Extrait de la publication

domine de très haut et connut un autre avenir. Cette exception marquée, ce n'est plus par cette *vérité* qu'ils défendirent si opiniâtrement, et pour laquelle tant d'hommes et de femmes voulurent souffrir persécution, que les écrivains de Port-Royal sont parvenus jusqu'à nous : tout ce qui est chez eux doctrine et enseignement, assomme ou rebute. Nous signerions maintenant n'importe quel Formulaire : la Théologie, si elle se survit, n'est plus matière à querelle, et Jansénius n'a écrit qu'un gros livre illisible. A cet égard, Port-Royal est mort. M. Maurice Catel a donc heureusement fait son choix.

Chroniques, récits, confidences, lettres, mémoires, qu'ils soient de la mère Angélique de Saint-Jean, de M. d'Andilly, de M. Hamon ou de Nicolas Fontaine, ces textes familiers nous les relisons avec délice. Ce qui demeure pour nous de Port-Royal, ce sont des êtres, des drames, des illusions, des espérances sans cesse trahies, une résolution obstinée, un grand courage, et une certaine poésie. Dans ces pages, qui toutes furent écrites avec tendresse et piété, nous suivons Port-Royal tour à tour dans le monastère de Paris et dans celui des Champs. Nous descendons des Granges par les marches que gravit Pascal, tandis qu'il méditait les premières *Petites Lettres*. Nous accueillons avec bonheur les amis, accourus au monastère dès que se relâche la rigueur du roi. Nous attendons et voyons paraître l'ennemi, qui

Extrait de la publication

JOSÉ CABANIS

Plaisir et lectures

★

On n'ose plus dire d'un livre qu'il se lit *comme un roman* : ce serait lui faire tort. La mode est au roman pesant et ennuyeux. On croyait jadis que la littérature devait *plaire* : elle se fait aujourd'hui un devoir de rebuter. Aussi faut-il souvent plus de peine et d'efforts pour lire le premier roman d'un inconnu que pour déchiffrer Heidegger. Quant aux études critiques, il est assez mal porté qu'elles éclairent et expliquent aisément un texte : ne paraît sérieux que l'obscur. José Cabanis n'en croit rien.

Les livres sont pour lui l'occasion d'un des plaisirs les plus sûrs de ce monde, et la lecture un art de la délectation. Les *essais* qu'il publie ne sont pas ceux d'un critique professionnel. Ils montrent un écrivain qui aime lire, et qui fait partager son plaisir.

Rien n'est plus exigeant, plus clairvoyant que le plaisir : on ne triche pas avec lui. Il se mérite, d'ailleurs, et implique une intime connaissance, une longue pratique, des approches, des retours, beaucoup de souvenirs, une application amoureuse. De Descartes à Julien Green, c'est ainsi que José Cabanis aborde les écrivains dont il parle. Ce qui fait l'unité de ce livre, c'est un manque complet d'objectivité — il est écrit *à la première personne* —, c'est un certain ton qui bouscule les convenances et ne ménage rien, tantôt passionné, tantôt ironique, c'est une voix qui ne ressemble à aucune autre.

nrf

64-IX A 21117 ISBN 2-07-021117-7

Extrait de la publication